Estelle Huillard-Bréholles
À tout à l'heure
LES HASARDS

À tout à l'heure

Photo de couverture générée par intelligence artificielle
ISBN 978-2-491029-40-1
© Éditions Les Hasards 2024
dépôt légal : mars 2024
contact@leshasards.fr
www.leshasards.fr

Estelle Huillard-Bréholles

À tout à l'heure

Roman

LES HASARDS

À mes enfants, Charles-Marie et Jeanne;
à Olivier, pour son éternel soutien.

Avril 2021 – Paris

Froide et cinglante, la giboulée s'infiltre entre mon col et la peau de mon cou. Coule entre mes omoplates. Me transperce. Parcourue d'un frisson, je croise les bras sur ma poitrine pour tenter de maintenir fermés les bords de mon imperméable hors d'âge auquel il manque plusieurs boutons. Comme la nuit tombe, je presse le pas pour tenter de rejoindre les halos lumineux sur l'avenue que je distingue au loin. Je préfère ne pas penser à mes pieds, à leur couleur, à l'état de leurs talons et de leurs ongles. Je préfère penser aux taches de lumière de l'avenue qui se dessinent, floutées, à travers les cordes de pluie et au porche accueillant où « d'autres » ont peut-être déjà pris la place au sec que je me réservais. Je préfère penser au livre de poche d'occasion tiré chez un bouquiniste sur les quais ce matin qui, comme c'est le cas depuis que je sais lire, m'apportera ma dose de rêve et d'oubli. Plus sûrement, j'en suis sûre, que la bouteille que je me retiens de boire chaque jour depuis ma dégringolade à la rue.

Évidemment, lorsque j'arrive sous le porche, le couple

âgé pénible qui me colle aux basques depuis mon retour à Paris – je dois leur offrir une image rassurante – a déjà pris les meilleurs espaces et étalé aussi largement que possible ses hardes disparates. Je glousse bêtement en songeant que, dans une vie antérieure, nous faisions la même chose sur la plage en famille avec nos serviettes, les jouets des enfants, les sacs de pique-nique, pour éviter la proximité des autres vacanciers.

Assez ivres, Gérard et Gigi – ils s'appellent comme ça – m'insultent copieusement – va chier connasse – lorsque je tente de me faire une petite place aussi loin d'eux que possible, en repoussant quelques-uns de leurs sacs en plastique à carreaux. J'aurais préféré trouver Jaouen, le Brestois gay, coquet et un brin fleur bleue, qui m'accueille parfois auprès de lui lorsqu'il n'a pas de compagnon, dans la chaleur de son grand corps et la musique réconfortante de ses ronflements.

Dès la première page décryptée à la lampe électrique, le livre, un Giono que je n'avais pas lu, ou il y a trop longtemps, m'entraîne dans ses méandres aux accents de rocaille chantante. Mon esprit s'évade au rythme des images fortes…

« Nous adorons la Haute Provence ». Un de nos leitmotivs d'antan. Combien de fois avons-nous foulé ses chemins ravinés, entre lavandes et blés, entre bleu et or, et crié de surprise, enfants en tête, lorsqu'au dernier détour surgissait le village attendu : pierre sèche, campanile,

placette ombragée, fontaine et tutti quanti. Mais moi, Alexandra, que pensais-je réellement de la Haute Provence ? Aujourd'hui encore, je suis bien incapable de le dire. C'était une époque où je ne pensais pas grand-chose par moi-même. Mais qui, dans la petite cour qui froufroutait autour de nous – essaim futile qui nous parait de toutes les vertus – , aurait seulement pu l'imaginer ?

Gérard crie dans son sommeil et Gigi l'engueule pour la forme. Elle dort toujours comme un plomb quand elle est saoule. Moi, c'est l'inverse : quand j'ai trop bu, je ne ferme pas l'œil et je gamberge (peut-être que je ne bois pas assez). Tantôt je me vois remonter la pente, Sisyphe en gloire et sans rocher dans de jolies fringues à la mode, maquillée, affermissant de petites lunettes chics sur mon nez, en train de lancer mon dernier parfum ou de répondre aux questions d'un journaliste. Tantôt, je m'imagine devenue vieille pocharde immonde, vomissant sa vinasse et ses anathèmes en bas de l'escalier du métro, à deux pas de… ah non, pas là. Pas si près d'eux…

De toute façon, ils n'habitent sûrement plus là. Et en tout cas pas tous les trois, hélas.

Une sérieuse envie d'uriner vient me tracasser. C'est toujours un problème dans la rue pour les femmes. Je sors de mon duvet, enjambe Gigi qui en profite pour me balancer un coup dans les chevilles en se retournant bruyamment et me glisse à pas de loup entre les palissades du chantier en face. Enfin accroupie, je ne re-

marque pas tout de suite le couple de junkies affalé là dans l'herbe mitée, parmi les canettes vides et les emballages de hamburgers éventrés.

– Hé toi ! me lance le garçon.

Je sursaute, remonte rapidement mon pantalon et m'apprête à filer.

– T'as pas de la thune, la bourgeoise ?

– C'était pas une bourgeoise ! s'exclame sa compagne d'une voix mourante. T'as pas vu sa tronche, c'était une soûlote qui venait pisser devant nous, la vieille cochonne.

Je marmonne je ne sais pas quoi. Je me suis habituée à beaucoup de choses, à la violence des rapports humains dans la rue, mais les camés en dérive, je n'ai jamais pu. Dans la rue, on a peur presque tout le temps. Alors on apprend à anticiper les réactions des autres errants. Les drogués, c'est compliqué. Imprévisibles.

La pluie redouble, je cavale jusqu'à mon coin où je me blottis avec un soupir de satisfaction comme dans le plus douillet des lits. Pour fêter ça et aussi pour me réchauffer, je m'accorde une gorgée. Une.

Au cœur de la nuit, mes monstres intérieurs me taraudent et m'effraient. Je suis en limite. Je marche sur un fil, celui d'une lame, à deux doigts de tomber dans l'abîme mais toujours capable d'en voir les deux versants. Etendre les bras et tenir l'équilibre. Funambule. Et laisser le sommeil me reprendre jusqu'au sale petit matin gris qui ne tardera pas.

Pourtant, bien souvent, quand l'insomnie s'attarde, le souvenir de cet autre hiver, déjà lointain, me revient…

14 février 2016 – Paris

Je m'appelle Alexandra Kurt-Dewiller. J'ai trente-six ans. Avec mon mari Vasco, nous formons un couple de « nez », assez réputé dans le monde de la parfumerie. Nous travaillons aussi un peu pour l'agroalimentaire. « Mais ça, c'est alimentaire ! » plaisantons-nous lorsqu'on nous interroge. Quel humour ! Et chacun de rire à ce trait d'esprit. Je suis blonde, du blond qu'on dit vénitien, mes yeux sont verts. Je me trouve assez banale. Nous habitons dans le Marais, à Paris. Nous sommes les heureux parents de jumelles de 15 ans. Ce qui ne nous a pas laissé beaucoup de jeunesse ! Mais c'est tellement formidable, n'est-ce pas ? Nous dit-on. Nous menons une vie confortable, dans un environnement préservé, entourés de nombreux amis. Pourtant, je crois que je n'ai jamais été sympathique. A défaut, je suis ce que l'on appelle…populaire, comme on disait au lycée. Mon métier, qui fait rêver les femmes et fantasmer les hommes, sans doute. Et cette sorte de nonchalance, cette élégance molle, cette écorce moelleuse qui évite d'avoir de vrais points de vue…oui, oui, je suis d'accord.

Je crois que les gens font semblant de m'aimer. Comme s'ils n'avaient pas le choix. Peut-être me craignent-ils. Profil parfait. Style parfait. Famille parfaite. Pas d'aspérité. Pas de prise au vent de l'inimitié, ni à celui du conflit, encore moins du rejet. Je vis dans un cocon capitonné où les codes de notre mode de vie tiennent lieu d'émotions, de sensations, de sentiments. L'ennui ? Même pas. Rien qui me rende, comment dire…vivante. Oui, vivante.

Aujourd'hui, 14 février 2016, 7h30 du matin. Je suis dans l'entrée de l'appartement, impeccable, prête à partir pour une journée ordinaire. Je suis attendue pour une réunion à Grasse à 14h. Retour prévu 21h30. De loin, j'entends mes filles mal réveillées hurler devant leur dressing en désordre qui dégueule son trop plein de vêtements. Elles se disputent certainement le petit crop top en maille vert pomme de créateur ou le jean troué effiloché, numéroté onzième ou douzième de leur collection. Ou encore l'une d'elle a-t-elle cassé – avec l'intention de nuire, cela va de soi- le smartphone tout neuf de l'autre. Une nouveauté hors de prix que nous leur avons offerte à chacune pour Noel. Vasco est encore dans la salle de bain en train de chantonner son petit refrain matinal en mettant de l'eau partout. Je crois même avoir perçu en passant le son d'un petit rot de bonne humeur. Ma sacoche est pleine des documents et objets nécessaires à la réunion de l'après-midi où je vais présenter à une maison de haute parfumerie française un accord olfactif décoiffant dû bien sûr à mon immense talent ! D'une main glissée dans mon

sac, je m'assure de la présence de mes clés de voiture, de mon billet d'avion et de mes papiers d'identité. Au moment où je vais ouvrir la bouche pour hurler à tous qu'ils arrêtent de… – qu'ils arrêtent de quoi au juste ? D'être eux-mêmes ? Mes filles, Jasmine et Vanille, deux petites ados gâtées aux prénoms crétins et aux espoirs futiles ; mon mari, créatif superficiel et bobo, tribu dans laquelle il nage comme un poisson dans l'eau, mon duplex au top du design bien qu'un peu négligé, mes amis arrogants, bavards et creux ? – , je marque un temps d'arrêt et ferme les yeux.

Toutes les odeurs familières m'assaillent alors pour former dans la partie haute de mes fosses nasales, cette fragrance maison, reconnaissable entre mille. Notes de tête : pointe de produit toilettes fleurs fraîches et zeste d'agrume ; notes de cœur : accord café-pain-toasté, soupçon de miel ; notes de fond : relents de tanière animale au matin. Et ce parfum-là, c'est moi qui l'ai créé aussi. Vraiment ? J'ai la tête qui tourne, et avant de refermer la porte, je lance à la cantonade l'habituel « A tout à l'heure ! » auquel, comme d'habitude, personne ne répond.

Je suis lasse. Si lasse…

Une masse dure se forme dans mon abdomen, comme une tumeur calcifiée autour de bribes d'émotions perdues, de décisions différées, d'élans avortés, de révoltes brisées, de tendresse laissée pour compte.

– Tu es bien d'accord Alex, n'est-ce pas ? Oui, oui.

Non, en fait, non. Elle n'est plus d'accord Alex. Quelque chose s'est fêlé. Ou plutôt, un petit morceau d'elle s'est détaché.

Et soudain, dans ma tête, dans mon ventre, où la nausée cède la place à un souffle doux comme un zéphyr, c'est une évidence, un vertige aussi… la vie qui défile, et le long tunnel blanc, et un peu de vie encore, et puis plus rien. Ou presque.

Dans un état second, je sors de l'immeuble, je monte dans ma voiture après avoir jeté dans le caniveau les quatre avis de PV glissés sous l'essuie-glace. Je démarre en trombe.

Septembre 2016 – Haute Provence

La Mère Supérieure m'observe avec un sourire que je vois briller furtivement dans ses yeux pâles, derrière les épaisses lunettes de myope.

Par le vitrage de la serre, la montagne toute proche s'incline vers le monastère qu'elle enferme entre ses pentes abruptes dévalées par le torrent des plantes sauvages. Un jaillissement de senteurs fumées par l'été en déclin qui me réveille chaque matin avant les cloches de laudes.

– Il serait peut-être temps, ma fille…

– …

– … de songer à retourner vers les vôtres.

Dans ce petit matin déjà chaud de septembre, nous marchons le long des allées du grand jardin potager qui fait l'objet de tous nos soins, et le fera encore tant que les neiges souvent précoces dans la région daigneront nous oublier. Plusieurs heures par jour, depuis des mois, nous plantons, bêchons, amendons, faisons fructifier la terre qui nourrit la communauté. Il a fallu arroser bien souvent,

mais chichement, tant l'étrange canicule qui perdure au-delà de la normale, assèche la fine couche d'humus sous laquelle affleure la roche aux effluves de craie et de fer. L'abbaye vit presque en autarcie pour la nourriture des dix-sept nonnes et novices, et des quelques « hôtes » dont je suis. Instinctivement, je me penche vers la terre pour en arracher une touffe de mauvaises herbes trop invasives. Comme pour ne pas répondre, ou pas immédiatement, à la remarque de la Supérieure. « Laissez les herbes, ma fille, laissez-les…laissez la terre travailler un peu ! » Une façon de me dire que je n'ai pas répondu à son interrogation sibylline.

Elle n'ajoute rien, sans doute pour me laisser l'occasion de reprendre la main sur cette denrée rare qu'est la parole en ces lieux où l'on s'adonne au travail et à ce silence que certaines emplissent de prières. Pour ma part, je me contente d'un silence sans intention particulière, seulement émue par les odeurs, végétales, animales, minérales que relèvent des notes d'encens, de fumée, de vieux papier, de cuisine, de savon noir et de linge propre. J'ai la sensation de me dépouiller, comme un oignon, de couches superposées, qui formaient une gangue protectrice et rassurante autour de moi. Mon armure. Enfin, autour de celle qui est entrée ici sans trop savoir à quoi s'attendre. Et malgré la chaleur qui règne encore sur nos montagnes, nue sans mon écorce, j'ai souvent froid.

Je n'ai pas fait de confidences aux femmes qui vivent ici, nonnes ou visiteuses de passage, sur les raisons qui

me retiennent à l'abbaye depuis plus de six mois. Mais les sœurs s'interrogent, je le sais, et plus encore la Supérieure dont le rôle est aussi humain que spirituel ce qui pour elle, je l'ai compris, revient au même. Et, aux paroles qu'elle vient de prononcer, je comprends que mon temps est compté en ces murs. Il va me falloir partir si je ne veux pas perdre cet apaisement intérieur, acquis dans l'anonymat et la régularité d'une vie rythmée par les travaux au potager, mes longues stations au jardin (où comme un animal je hume l'air à la recherche du moindre effluve), et la méditation dans la haute église abbatiale où parfois volettent et piaillent des oiseaux.

Devant mon mutisme, la Mère reprend l'offensive. Si l'on peut ainsi désigner la douceur d'âme qu'exhale sa personne fluette.

– Je suis tenue au secret. Mais sachez que je vois mieux avec mon cœur qu'avec mes yeux myopes. Et je sais…

– Il n'y a rien à savoir, ma Mère ! dis-je plus abruptement que nécessaire, ce qu'elle ne relève pas.

– Je ne sais pas qui ou ce que vous fuyez, mais si vous voulez vous confier…

Je me retiens de répondre que je fuis à peu près tout ce qui avait constitué ma vie jusqu'à présent, de peur qu'elle ne me rétorque : « jusqu'à vous-même ? ». Je n'ai pas envie de répondre à cette question. Je n'ai plus envie de dire n'importe quoi. Ai-je d'ailleurs envie de « dire » quoi que ce soit ?

Je me rappelle ce soir coupant de fin février où je me

suis présentée à la porte de l'abbaye avec mon léger bagage. Le choix n'avait pas été très difficile, j'avais cherché les communautés monastiques de femmes qui acceptaient des hôtes en séjour plus ou moins long, il n'y avait pas beaucoup d'options et la beauté du paysage entourant l'abbaye l'avait emporté. J'avais flashé sur la majesté austère des lieux, ou plutôt ce mélange intime de sévérité et de douceur… J'avais pris un car qui pouvait me déposer tout près du monastère mais quelque chose de très intérieur, de peu formulé, m'avait dicté de descendre quelques arrêts avant. J'avais fini le trajet à pied dans le froid, à la nuit tombante, empruntant le chemin de muletier que m'avait indiqué le chauffeur. Finir à pied. Je sentais que c'était important. Assaillie d'une sensation de « déjà vécu », il me revint que dans ma vie passée lors d'une de mes fréquentes rêveries éveillées, je m'étais représenté une scène un peu semblable.

Je n'étais pas réellement chaussée pour la marche avec mes légères baskets, je manquais d'entraînement physique et dix fois j'avais failli tomber dans d'obscurs recoins dont j'imaginais la dangereuse profondeur. Je ne discernais plus bien les alentours et il m'avait semblé entendre des bruits, sentir des frôlements de bêtes.

Je n'ai rien d'une aventurière.

Refaisant le chemin quelques jours plus tard en plein soleil d'hiver aux transparentes lumières, fraîches et joyeuses, j'avais ri de mes peurs tant le paysage semblait

doux et délicat, apaisant. Entre hautes collines, bois de chênes-liège, garrigues et cultures, le monastère s'enchâssait avec précision, solide sur ses bases… mon havre.

La sœur hôtelière souriante et paisible, qui m'a accueillie n'a pas interrogé la femme fatiguée, aux cheveux noirs coupés ras, aux yeux sombres peu expressifs qu'elle a trouvée devant le portail dans son petit manteau de ville et qui a demandé l'hospitalité d'une voix hésitante…

Un passage chez un modeste coiffeur de la banlieue de Nice, l'achat de lentilles oculaires de couleur, en accord avec ma nouvelle teinte de cheveux avaient facilement eu raison de mon aura originelle de blonde walkyrie. Piètre transformation, mais déjà, je me sentais quelqu'un d'autre. J'en avais ressenti une liberté qui m'avait étonnée !

Étais-je faite de si peu de chose ? Une nuance de blond, un irisement de l'œil ?

C'était la première fois que je mettais les pieds dans une abbaye. Un rêve depuis longtemps. Je m'étais toujours retenue pour ne pas céder à mon penchant, comment dire… contemplatif. Quelque chose en tout cas qui avait beaucoup fait rigoler Vasco et consorts, un soir où la fête et quelques joints partagés avait délié nos langues sur nos fantasmes secrets, enfin, ceux que chacun pouvait révéler. « Toi ! Matérialiste comme tu es ? Tu me fais mar-

rer, tiens ! ». Et il m'avait embrassée en me secouant gentiment par les épaules alors que tous échangeaient un sourire complice et entendu. Il y avait de quoi rire, en effet. J'avais passé la moitié de la semaine avec une amie à écumer les boutiques à la recherche de LA paire d'escarpins, celle dont on ne pouvait se passer cette saison quand on était on fleek, celle qui comblerait nos désirs jamais assumés de toujours plus de luxe et d'arrogance. Pourtant, une partie de moi détestait cet étalage tapageur. Que n'avais-je alors fait craquer violemment cette gangue de stupidité, cette carapace de conformisme… Mais non. Je n'avais jamais rien dit, ni fait qui pût infléchir la pente de cette vie que je dévalais avec l'apparence de la plus grande satisfaction.

Au poids dont se leste au monastère la moindre parole, je mesure la légèreté de ce que j'avais coutume de laisser échapper de mes lèvres, joliment posées juste au-dessous ces narines profitables que j'avais récemment fait assurer si cher, comme certains mannequins leurs jambes ! Décision qui n'avait même pas fait jaser dans le milieu. On avait trouvé ça « juste-gé-nial » …

Les portes de l'abbaye refermées sur moi, je m'étais glissée dans le mouvement fluide, aux tacites usages, de la vie conventuelle – d'abord à l'hôtellerie puis en clôture, chose rare, à ma demande expresse – , avec étonnement, avec délectation, avec passion. Personne ne m'en demandait tant. J'avais assisté à quelques offices, j'avais

beaucoup souri avec un aimable hochement de tête lorsque je croisais une sœur. Ce que personne ne me demandait non plus. C'était bien la première fois qu'on ne me demandait rien, qu'on n'exigeait de moi aucune attitude, aucune réponse convenue et j'étais déstabilisée, comme lâchée en plein vol, sans filet. Je flottais. Mais ce n'était pas une sensation angoissante. De fait, c'était plutôt grisant. La clôture, la liberté ?

Puis, j'avais mis la passion en sourdine, masqué la délectation et j'en avais fini avec l'étonnement. Restait en suspension, parmi les défroques de ma vie qui s'envolaient comme poussière à la surface aplanie de mon âme, une disposition du cœur qui ressemblait, non pas au bonheur –je m'en fichais bien du bonheur- mais, enfin, à un semblant de vérité. S'il est possible de rapprocher ces deux termes !

– Je ne sache pas que vous souhaitiez commencer un noviciat… Sandra, avait repris Mère Marie-Luce, après un long temps de silence.

Je m'étais présentée comme Sandra Levasseur, secrétaire de rédaction free-lance, célibataire, et désireuse de se laver des scories urbaines, de commencer un « travail sur elle », expression détestable dont le monde des villes se rengorge, de se « ressourcer » un temps, autre mot galvaudé tout aussi détestable. Ou peut-être d'écrire un livre…

– Non que je veuille vous chasser. Vous avez, avec courage et justesse, trouvé une place parmi nous et nous

vous apprécions… Mais vous aviez déjà une place dans le monde, j'en suis sûre, et… si vous ne voulez pas la perdre tout à fait, il vous faut à présent en reprendre le chemin. Non ?

– Je ne suis pas certaine que ce soit urgent, ai-je biaisé.

– Pensez-y, Sandra.

Sans plus de façon et après un dernier signe de tête, la sœur a mis fin à la conversation et repris le cours de sa lente promenade, observant à droite, puis à gauche, les rangées de choux et de poireaux soigneusement entretenus et la folie des plans de courgettes et melons en leur début de déchéance. Comme si je n'étais pas là. Comme si j'avais été un court instant au creux de ses pensées une simple bulle que le vent piquant descendu des collines venait de faire éclater.

Un abîme s'est alors creusé dans mon cœur et le chagrin s'y est engouffré. Cela faisait longtemps. Soudain, je n'avais plus ma place ici. Alors même que je venais juste de réapprendre à ménager suffisamment de vide en moi pour que s'y glissent quelques rais de lumière.

Je suis partie trois jours plus tard. A la porte, la sœur hôtelière m'a remis une lettre. « *Pour vous, de la part de la Mère, Sandra ! Bonne chance à vous* » m'a-t-elle dit en me serrant, peu protocolaire, sur sa vaste poitrine. Dans l'enveloppe, une simple feuille blanche pliée en trois. J'y trouvai une violette séchée qu'il me semblait

avoir remarquée entre les pages du livre d'heures de plusieurs sœurs, et quelques mots tracés d'une petite écriture en pattes de mouche : « Pardonnez-moi si je vous ai fait violence. Il faut parfois pousser les enfants hors du nid. C'est cela aussi, être Mère… Quels que soient vos choix, mes pensées et mes prières vous accompagneront tout au long de la route ».

J'avais passé les derniers jours à organiser un départ peut- être précipité mais qui finalement m'avait évité les affres de l'indécision, de l'attente et la tentation des adieux dont il ne reste qu'un poids mort sur l'âme après qu'on est parti.

Merci donc, Mère Marie-Luce, de m'avoir secouée au bon moment. Avez-vous voulu me protéger ?